



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

www.abc-lefrance.com

THE KING DE JAMES MARSH

FICHE TECHNIQUE

USA - 2005 - 1h45

Réalisateur :
James Marsh

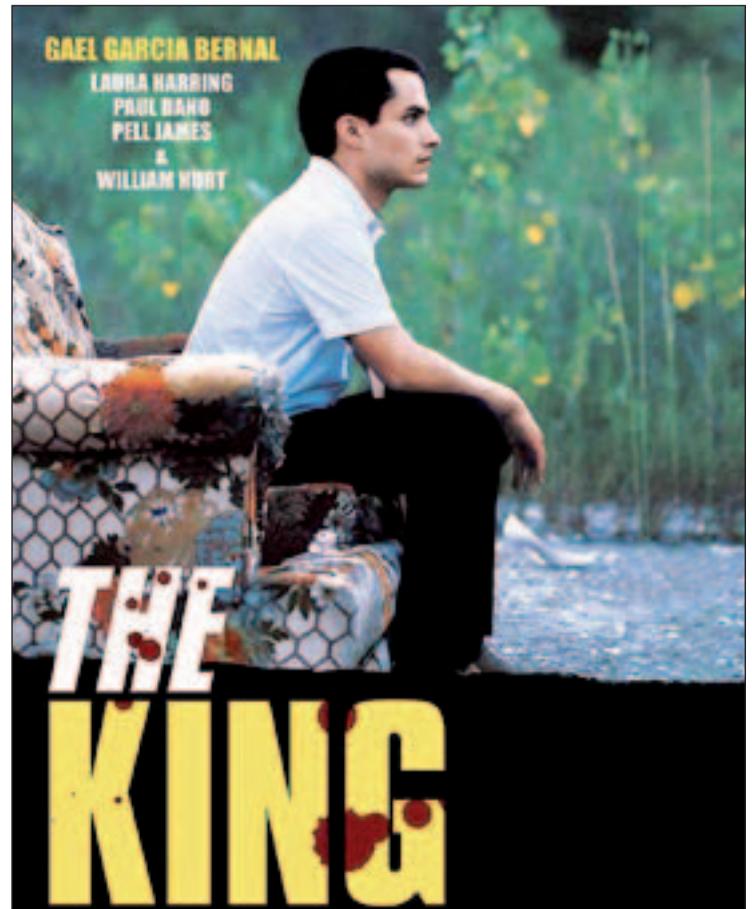
Scénario :
Milo Addica & James Marsh

Image :
Eigil Bryld

Montage :
Jinx Godfrey

Musique :
Max Avery Lichtenstein

Interprètes :
Gael García Bernal
(Elvis Valdez)
William Hurt
(David Sandow)
Pell James
(Malerie Sandow)
Laura Harring
(Twyla Sandow)
Paul Dano
(Paul Sandow)
Derek Alvarado
(Scoot)



SYNOPSIS | Elvis, 21 ans, traverse le monde avec un charme insouciant, plein d'espoir et d'enthousiasme. Fraîchement sorti des Marines, il part retrouver son père, un pasteur, qui l'a abandonné lorsqu'il était enfant, rêvant d'une réconciliation. Mais son père a désormais une nouvelle famille et ne souhaite pas être confronté à ses erreurs passées. Il rejette alors durement Elvis. Mais cet acte de cruauté va être le point de départ d'une série d'événements dont le pasteur et sa famille pourraient ne jamais se remettre...

CRITIQUE

The King de James Marsh est comme la plus belle des perles noires : elle brille par sa noirceur sans fond. Tout est à double tranchant dans le premier film de James Marsh et ce dès le premier plan : un jeune marin au visage angélique, interprété par le charismatique Gael Garcia



Bernal (*La Mauvaise Education*, *Carnets de voyage*) décharge et place son fusil avec calme et précision dans son sac de voyage. Le premier plan comme les suivants diffuse avec discrétion des indices sur le dénouement tourmenté du film. Il y a la jeunesse et la pureté qui prennent également les traits de la jeune Pelle James. Celle-ci succombe rapidement au charme vénéneux de Gael Garcia Bernal. Il y a aussi l'arme à feu et le couteau. Il y a la luxuriance savamment domestiquée du jardin de l'héroïne, mais également les sombres marécages, témoins des atrocités de ce jeune homme qui veut s'introniser «roi» au sein de cette famille protestante quasi intégriste du Middle West. Le retour de l'enfant prodigue a un goût amer dans le film du britannique James Marsh.

Le personnage du père, interprété par William Hurt interpelle car il semble prendre petit à petit le symbole de cette Amérique traditionaliste, qui en toute occasion, se drape dans son hypocrisie bien pensante. Le religieux est au cœur du film puisque William Hurt incarne un pasteur protestant estimé qui se produit en «one man show» à grands coups de guitares électriques et d'éclairages chiadés.

Sa femme, interprétée par l'actrice de *Mulholland Drive* semble se désincarner physiquement tandis que le mal se propage au sein de sa famille. (...)

Laetitia Heurteau

<http://www.commeaucinema.com>

Cynisme total. Surprenant, en un temps où règne le politiquement correct. Où le cinéma est bien-séant, bien-pensant... Elvis (...) se rend à Corpus Christi, au Texas, où vit son père, qui ne l'a jamais reconnu. (...) Depuis qu'il a rencontré Jésus, David Sander (William Hurt) s'est acheté une conduite et entend bien oublier son passé. (...) Aucune place pour Elvis dans la vie bien ordonnée de l'homme de Dieu que le jeune homme est brutalement prié d'oublier. C'est exactement ce qu'Elvis ne fait pas. Mi-ange pervers à la *Théorème*, mi-héros de tragédie, il va conquérir par le mal son bien, celui qui lui est dû et qu'on lui refuse.

Fascinante est la tranquillité avec laquelle il ourdit sa machination. Et l'impassibilité avec laquelle le réalisateur nous la détaille, comme si violer les lois les plus sacrées de la société devenait, soudain, logique, naturel, inévitable.

James Marsh (premier film de fiction après une carrière de documentariste) filme magnifiquement cette Amérique engluée dans un évangélisme de bazar, que décrivait si bien Flannery O'Connor dans ses romans (John Huston en avait adapté un, devenu, en français, *Le Malin*). Il filme la noirceur tapie dans des lieux inondés de lumière blanche. L'hypocrisie des cœurs, aussi, et, surtout, l'indifférence. Une indifférence absolue, monstrueuse, que la mère - la seule à éprouver ce qui ressemble vaguement à un sentiment - résume par cette formule : «On ne pleure sur rien ni sur personne.» Mise en scène tendue et élégante : on son-

ge, notamment, au plan-séquence des dernières minutes qui révèle l'ultime méfait d'Elvis. La musique, étrange, instaure un climat inquiétant et dérisoire. Et tous les interprètes sont ambigus et féroces.

Pierre Murat

Télérama n° 2924 - 28 janvier 2006

Premier film très américain d'un cinéaste de nationalité britannique, *The King* est un drôle d'objet séduisant et vénéneux. (...) D'une cruauté primitive et biblique, *The King* surprend constamment par sa façon d'imposer la fatalité du crime au moment où l'on s'y attend le moins. A cet égard, il n'est pas sans rapport avec le film de Cronenberg, *A History of Violence*, dont beaucoup d'éléments du scénario pourraient l'avoir inspiré : étude de l'Amérique et de sa violence ontologique, ici éclairée sous les feux de la religion, ses hypocrisies et ses intolérances, *The King* a la saveur d'une tragédie antique au pays des puits de pétrole et des livreurs de pizza.

Un parfum d'irrésolu flotte sur le sens de la démonstration, qui tient à la personnalité du cinéaste : il fallait le détachement insulaire d'un Britannique pour oser mettre sous le nez de l'Amérique sa diarrhée religieuse incontinent, 2



en passe de transformer ce pays en une sorte d'Iran chrétien. Mais il y a aussi au cœur du film quelque chose qui en signe les vertus sincèrement artistiques : ces plans d'un marais pollué, boueux et pourtant édénique, où viennent se sceller les destins rassemblés par **The King**. Très certainement un cinéaste à surveiller.

Libération - 18 mai 2005

CE QU'EN DIT LA PRESSE

A Nous Paris - n°296

Fabien Menguy

(...) Film choc pas forcément novateur, mais qui a le mérite de ne pas laisser indifférent.

Les Inrocks - n°530

Jean-Baptiste Morain

Il s'en faudrait de peu pour que ce premier et bon film soit un grand film.

Zurban - n°283,

Charlotte Lipinska

D'un cynisme assez fascinant, le film explose les tabous moraux, jusqu'à l'éclatement d'une violence quasi biblique.

Score - n°16

Alex Masson

(...) suspendu entre esthétisme bluffant et encombrante grandiloquence.

Première - n°348

Du coup, cette micro tragédie, critique d'un pays malade de sa foi, prend des airs de conte biblique.

Ouest France

Un scénario un peu prévisible, mais une atmosphère tendue pour une charge contre la fièvre évangélique à l'américaine.

TéléCinéObs

(...) C'est Gael Garcia Bernal qui s'impose définitivement dans ce tableau de mœurs (...).

CinéLive - n°98

Christophe Chadefaud

(...) Brouillard épais (...), archétype du film indépendant aux fragiles et minutieuses constructions psychanalytiques, qui a toutefois le don d'intriguer.

Positif - n°541

Yan Tobin

Le scénario est juste dans son évocation sociale, mais artificiel dans ses coups de théâtre, plus irritant que vraiment dérangeant jusqu'à un dénouement indécis et décevant.

Positif - n°533-534

Hubert Niogret

La platitude de la réalisation banalise un scénario déjà peu inventif.

L'express Mag - n°2847

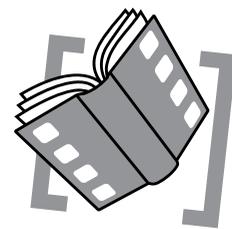
(...) Le film avance avec grâce sur un ton toujours trouble.

Studio - n°220

Gael Garcia Bernal (...) montre une fois de plus la profondeur et la subtilité dont il est capable (...).

Les Cahiers du cinéma - n°609

Via la fable mille fois rejouée du retour du fils prodigue, **The King** délaisse le portrait accablé de l'Amérique profonde (...).



BIOGRAPHIE

(...) Réalisateur britannique né le 30 avril 1963 à Truro, James Marsh vit actuellement à New York. Après des études littéraires à l'Université d'Oxford, il entame une carrière de documentariste et réalise une série de films pour la BBC.

Le très inventif documentaire **Troubleman** (1994) raconte les dernières années du chanteur Marvin Gaye assassiné par son père, un pasteur fondamentaliste et occasionnellement travesti. Ce film remporte la médaille d'argent du Festival de New-York.

Son film suivant, **The burger and the King** (1996) documentaire portant sur les étranges habitudes alimentaires d'Elvis Presley, a été projeté dans de nombreux festivals, de Montréal à Chicago, et remporte plusieurs prix. En 1998, il réalise **John Cale**, un portrait du musicien et ancien membre de Velvet Underground, et se voit ainsi couronné du BAFTA du meilleur documentaire de musique. Cale compose en 1999 le générique de son documentaire suivant **Wisconsin Death Trip**. Ce film culte aux Etats-Unis reste plus de trois ans à l'affiche. Mêlant la fiction et le réel, **Wisconsin Death Trip** nous conte la folie meurtrière et suicidaire qui s'empare d'une communauté de fermiers et de négociants de Black River Falls, dans le Wisconsin, à la fin d'un XIXème siècle en pleine dépression.

James Marsh travaille actuellement sur un nouveau documentaire, **The Team**, racontant l'histoire

d'un groupe de SDF new-yorkais ayant fondé une équipe de football dans le but de remporter la première coupe du monde des sans-abris en Autriche.

www.cinefil.com

FILMOGRAPHIE

Documentaires :

Troubleman	1994
The burger and the King	1996
John Cale	1998
Wisconsin death trip	1999

Longs métrages :

The King	2004
Prey	2006
The Team	
En préparation	

[Documents disponibles au France]

Revue de presse importante
Positif n°533/534, 541
Cahiers du cinéma n°609
Fiches du cinéma n°1812/1813